

## MIQUETTE, VIE D'UNE CHATTE

Aucun des faits consignés dans ce petit ouvrage, même ceux qui pourront paraître à certains peu vraisemblables, ne relève de la fiction. J'ai eu le privilège d'avoir pour compagnon une chatte exceptionnelle ; je resterai à jamais fidèle à sa mémoire, et c'est à un devoir de mémoire et de fidélité que j'obéis, en écrivant ce livre.

Tout a commencé un jour du printemps de l'année 1953. La France n'avait pas cicatrisé les terribles blessures que lui avait infligé la guerre. Celle qui devait devenir mon épouse, seule à Paris, travaillait durement et vivait dans un petit logement près du métro aérien de la Villette. Sa seule compagnie, une chatte, venait de mourir, d'après elle, empoisonnée par une voisine malveillante. Je ne vis qu'un remède, remplacer la défunte. Nous sommes allés Quai de la Mégisserie. Nous entrons dans un des commerces traditionnels d'animaux, faisons part de notre désir au marchand, et nous trouvons devant une grande caisse remplie de chatons de toutes les couleurs, de toutes les races imaginables... Ma compagne en saisit un, le soulève hors de la caisse, le regarde, le repose. Elle recommence avec un deuxième, un troisième. Aucun de ces chatons ne manifeste ni déplaisir ni joie. Et c'est alors qu'elle sort de la caisse une petite créature chétive noire et blanche, qui immédiatement lui lèche le creux de sa main. Elle la repose à terre.

Immédiatement le chaton se dresse le plus haut qu'il peut, et se met à crier de toutes ses forces. Ma compagne le reprend en mains, il lui lèche à nouveau la paume. Sans hésitation, elle décrète « c'est lui qu'il nous faut ». Le marchand, à ce moment, donne le petit chat à une guenon, qui se met à le mater ; de toute évidence les deux animaux n'en étaient pas à leur premier contact. Le commerçant aurait voulu que nous emportions aussi la guenon, ce dont il ne pouvait être question. Longtemps après, je me suis demandé si la dextérité dont la chatte, une fois adulte allait faire preuve, ne venait pas de l'observation des gestes de cette guenon.

Nous mettons le chaton dans la boîte à chaussures prévue à cet effet dans la voiture, et nous partons le déposer dans l'appartement. Puis nous allons à la rencontre d'amis qui nous avaient invités au théâtre. Ma compagne me dit « gare au désordre qui nous attend à notre retour ». Mais à notre retour, première surprise, il n'y avait aucun désordre. Le petit animal, à peine gros comme mes poings, avait réussi à grimper sur l'évier pour faire ses petits besoins au dessus de l'orifice d'écoulement. Malheureusement, dès le lendemain, nous avons dû nous rendre à l'évidence : la petite créature était malade, atteinte d'une dysenterie, et il fallut la porter chez un vétérinaire. Celui-ci prescrivit des ampoules à lui faire boire, lui nettoya ses oreilles parasitées par une espèce d'acarien provoquant une crasse noire, et nous recommanda de tenter de l'élever en lui donnant à boire avec un biberon de poupée. Sur ce, je quittai Paris pour travailler en province. Quand je revins, ce fut pour voir un beau petit nourrisson tenant son biberon comme un bébé humain, et buvant avidement.

Et tout alla très vite. Nous avons acquis ce chaton sans nous préoccuper de son sexe, sans bien regarder

sa toison. Nous nous retrouvions avec une jeune chatte vigoureuse, pleine de joie de vivre. Pour se faire ses muscles, elle partait d'un angle de la salle de séjour, prenait son élan, arrivait d'un coup en haut des rideaux, et se laissait redescendre comme un collégien le long d'une corde lisse. Ma compagne lui était déjà si attachée qu'elle fit le deuil de ses rideaux. Elle lui avait déjà acheté un petit collier en plastique rouge qui lui allait à ravir et une laisse de la même matière, et, pendant ses rares moments de liberté, sortait avec elle dans le quartier. La chatte ne tolérait le collier et la laisse, qu'à condition que ce soit ma compagne ou moi qui la tenions. Un jour, dans la rue, une petite fille amusée de voir une chatte se promener ainsi demanda que nous la laissions la tenir un moment. Immédiatement Miquette sauta en l'air et se démena pour arracher la laisse des mains de la petite inconnue : la preuve était faite, déjà, que pour Miquette, nous étions les seuls bipèdes auxquels elle se sentait attachée.

Elle grandissait, et nous constatons sa beauté. Je n'ai jamais vu, à part une de ses filles, un chat aux taches si bien dessinées, si régulières et parfaitement symétriques. Elle avait les deux joues blanches, mais le menton, le nez, le crâne, le dos, la queue, les flancs, étaient d'un noir d'ébène. Elle avait le haut des membres également noir mais des gants et des chaussons blancs. Sa poitrine et le petit ventre, blancs également, se singularisaient par la finesse soyeuse du poil. Mais le plus frappant, c'était la forme de sa tête, sa jolie frimousse, l'expression de son petit visage. Il y a des chats qui ont une mâchoire proéminente, carnassière, et un regard cruel. Rien de tel chez elle. Son menton était à la verticale du bas du front ; ses yeux exprimaient une vive attention, une curiosité qui allait se montrer insatiable, et une gentillesse, à peine épicée, parfois, juste d'un zeste de coquinerie.

L'été arrivait. Je venais d'avoir un accident de voiture, et me trouvais de ce fait immobilisé pour quelques jours à Baden-Baden. Je demandai à ma compagne de venir m'y rejoindre avec Miquette. Elles voyagèrent sans problème en recueillant des compliments du chef de train. C'est que la chatte fit là ses premières conquêtes. Il devint vite évident qu'il émanait d'elle une espèce de fascination. Au point qu'un jour, dans un salon de thé, une dame très distinguée me proposa de me régler la somme que je désirai, n'importe quel montant, si je voulais bien la lui laisser. D'autres dames lui faisaient manger des friandises ce qui lui valut un jour une belle indigestion. Un homme me demanda si mon chat avait une grande valeur ou si c'est moi qui lui donnais une grande valeur. Je lui répondis « regardez la bien et vous aurez la réponse ».

Nous nous promenions avec elle en forêt. Elle courait au galop sur le sentier que nous suivions, s'arrêtait à une vingtaine de mètres devant nous, repartait quand nous l'avions rejointe. Quand elle était fatiguée, elle venait se percher sur mon épaule. Un beau jour, nous passions sur un sentier le long duquel il y avait, sur une dizaine de mètres, un tube de béton, sans doute pour l'écoulement des eaux d'orage. Miquette s'arrêta à l'entrée de cette canalisation, nous fit entendre plusieurs syllabes qui n'étaient pas de simples miaulements, et s'enfonça hors de notre vue dans ce mini-tunnel. Et elle en ressortit à l'autre bout. C'est ainsi que je découvris qu'elle possédait un langage à elle, et qu'il fallait y faire attention : elle avait voulu nous prévenir qu'elle voulait procéder à cette exploration. Au cours des années qui suivirent, il arriva plus d'une fois qu'elle me tint un petit discours auquel malheureusement je ne compris rien. Il fallait essayer de comprendre mais surtout ne pas tenter de

l'imiter: c'était là le meilleur moyen de déclencher une vraie jérémiade: elle se désolait de ne pas pouvoir se faire comprendre du bipède aimé, et se mit, faute de mieux, à recourir dans la mesure du possible, à des gestes.

Ma voiture réparée, nous sommes partis tous les trois pour la Suisse et l'Italie. Au col de la Furka, nous nous promenions au dessus du glacier du Rhône, quand Miquette, soudain, se mit à courir à toute vitesse vers la voiture. J'eus du mal à la rattraper. Je suppose qu'en voyant le pic de plus de 3000 mètres, couvert de neiges éternelles, qui domine le site, elle crut voir un géant menaçant. C'est la seule et unique fois de sa vie, qu'elle eut peur.

Je ne sais ce qu'elle pensa de Milan, de Bergame, de Vérone et de Padoue. Mais à coup sûr elle a dû garder le souvenir de Venise. Nous étions sur le Vaporetto pour aller au Lido, quand une dame italienne se lança dans une tirade dithyrambique et volubile célébrant la bellissima; et elle embrasse Miquette sur les deux joues! Un chat quelconque aurait sans doute griffé ou mordu. Miquette se contenta de me jeter un regard interrogateur: qu'est ceci? Que dois-je faire? Il fallut lui nettoyer sa jolie frimousse, elle était toute rouge de rouge à lèvres.

Il n'y avait pas d'autoroute en ce temps, et il fallait une journée pour aller de Bologne à Florence. Arrivés une veille de 15 août par une chaleur torride, sur les hauts de Fiesole, nous remarquons quelques tentes à l'ombre parcimonieuse d'un maigre bosquet. Des garagistes parisiens nous proposent une tente qu'ils ont en surnombre; nous acceptons et passons le soir et la nuit auprès d'eux et de quelques autres Français. Miquette, qui n'avait encore jamais passé une nuit à la belle étoile, fit la petite folle, sautant sur les arbres, courant dans toutes les tentes, s'amusant comme seule

une jeune créature en parfaite santé peut le faire, et divertissant jeunes et vieux de ce camp improvisé.

Après Rome, qu'elle ne dut pas apprécier, car nous ne l'avons quand même pas emmenée au Vatican, elle connut une épreuve. Il faisait une chaleur accablante lors de notre retour vers Pise ; elle haletait ; heureusement nous avions une bouteille d'eau froide qui nous permettait de la rafraîchir.

Nous nous relaxâmes quelques jours sur la Côte d'Azur avant de remonter vers le Nord. Lors de mes promenades en bord de mer, Miquette m'accompagnait, mais prenait soin de me laisser marcher entre la mer et elle : elle comprenait que les vagues pouvaient être dangereuses pour elle ; mais cela ne l'empêcha pas de croquer de bon appétit les coques que la mer avait rejetées sur le rivage.

L'hiver qui suivit, elle le passa tantôt chez ma compagne, tantôt chez moi. Quand elle était à Paris, elle pleurait quand, le matin, ma compagne la laissait seule pour aller à son travail. Un soir, il lui fut impossible de rentrer chez elle, et elle dut appeler un serrurier. Heureusement celui-ci put passer par une fenêtre.

Miquette, désireuse de partir à l'aventure et de se distraire, ou plutôt de rejoindre sa maîtresse, avait tenté d'ouvrir la porte, mais n'avait réussi qu'à pousser le verrou intérieur. Quand elle était chez moi, elle passait aussi la journée seule, mais elle profitait d'une grande salle de séjour ensoleillée, et du tapis d'Orient de ma mère pour se rouler dessus et y prendre des bains de soleil prolongés. Quand, le soir, j'arrivai de mon travail, elle savait me faire comprendre qu'il fallait absolument que je joue un peu avec elle. En vérité elle n'était pas très exigeante : pendant quelques minutes, elle se couchait sous le lit, et c'était à qui attraperait la patte de l'autre. Il est vrai que cet

appartement comportait un grand couloir, dans lequel, dans la journée, elle s'adonnait à une espèce de ski félin, en poursuivant sa petite balle de tennis de table. Elle savait aussi s'amuser toute seule en courant après sa queue, faisant onduler celle-ci comme une proie cherchant à s'échapper : elle tenait à la fois le rôle de la chasseresse, et de la proie convoitée. Déjà elle prenait l'habitude de dormir dans mon bras.

A Paris, elle reçut ses premières visites galantes. Une nuit, ma compagne fut réveillée par les cris de Miquette, qui s'était réfugiée d'un côté du lit, alors que de l'autre côté fulminaient les yeux d'un gros matou. Elle le mit en fuite, mais ces visites durent se renouveler, car il devint évident que Miquette attendait un heureux événement. Ma compagne l'emmena chez le vétérinaire, où eut lieu l'accouchement. Il lui dit qu'elle n'avait mis au monde qu'un seul petit, très gros, qu'il avait été obligé de sacrifier pour sauver la mère. Mon épouse ne fut pas très convaincue par ce discours ; elle me dit « il a dû penser que j'aurais bien assez de problèmes avec les chatons à venir ».

Vint la Pentecôte, et un temps absolument radieux. Nous sommes allés passer les deux jours dans un bel hôtel de la forêt de Chantilly. Le soleil jouait avec le feuillage frais et les fleurs du sous bois. Il fallait rentrer à Paris. J'appelle Miquette ; elle vint à mon appel, passa en courant à côté de moi en me regardant et en miaulant un petit discours. Impossible de l'attraper. La tentation était trop forte, elle ne voulait pas rentrer dans la grisaille parisienne. Le cœur lourd, nous avons prévenu l'hôtelier, et sommes rentrés sans Miquette à Paris. Dès le lendemain, l'hôtelier nous prévint qu'elle était revenue à l'établissement, qu'elle avait pénétré dans un trou du mur qui bordait l'allée par laquelle arrivaient les voitures, et qu'à chaque

passage elle sortait du trou pour vérifier l'identité des arrivants. Nous avons dû attendre plusieurs jours avant de pouvoir la rechercher. Les nuits qui suivirent son retour, nous avons constaté qu'elle faisait des cauchemars qui la terrifiaient, et il fallait la réveiller en la caressant. Avait-elle été poursuivie par un gros chien errant, ou un renard ? ou simplement effrayée par le gros orage qui suivit cette magnifique journée ? Bien entendu nous en sommes restés aux hypothèses. Mais ce qui est sûr, c'est que cet épisode a été un événement de première importance pour elle. Jamais plus elle ne tenta d'imiter la chèvre de Monsieur Seguin. Nous avons pu continuer à la laisser déambuler avec nous sans l'attacher au cours de nos promenades, jamais plus elle n'esquissa d'escapade.

Enfin, vint le moment qui nous vit réunis tous les trois dans mon grand appartement des bords de la Moselle. Miquette apprécia énormément, je pense, le changement ; elle avait de l'air, de l'espace, du soleil, une bonne nourriture. La nature se manifesta : elle réclama un matou. Le Persan de notre cordonnier lui donna satisfaction. Un jour d'avril, les petits apparurent. Elle réclama ma présence : il fallait que je sois le témoin de la naissance de ses quatre beaux chatons. Le lendemain, ou le surlendemain, à notre grand étonnement, elle apparut dans la chambre à coucher des bipèdes, en demandant qu'on lui soulève les couvertures. Elle pénètre au fond du lit, et y reste, immobile.

Nous nous sommes demandé ce que cela pouvait signifier, qu'elle laisse seuls des chatons encore aveugles, tout juste nés. Mais la voilà qui remonte, qui saute par terre, retourne dans la chambre contiguë qui lui était assignée, et qui revient en portant un bébé chat par la peau du cou ! et qui dépose le chaton tout au

fond de notre lit. Cette fois, nous avons compris : ma femme se leva pour l'aider à transporter les autres. Il en résulta une nuit mémorable. Personne ne dormit ; ni les bipèdes qui avaient bien trop peur d'écraser un bébé en dormant ; ni l'heureuse mère qui, tout en veillant sur ses petits, se croyait obligée de ronronner sans arrêt pour exprimer sa satisfaction ; ni les chatons eux-mêmes, objets de ses soins vigilants. Le lendemain, ma compagne poussa le chauffage de la pièce voisine et garnit le carton refuge de lainages propres supplémentaires. Miquette y resta avec les petits les jours suivants. Mais elle nous avait démontré qu'elle nous honorait d'une confiance totale, sans restriction. Le matou du cordonnier fut l'heureux père de deux portées puis, sans doute déjà âgé, mourut. Nous partions en vacances dans le Midi. Un jour, nous déjeunions dans un hôtel près du Puy, en laissant Miquette dans la chambre. Je trouvai bizarre que pour la première fois Miquette ne semblait pas contente de notre départ, elle grondait sourdement. Puis je n'y pensais plus. A notre retour je lui trouvai un embonpoint étrange. Elle qui de sa vie, n'a jamais fait de mal à une mouche — je la suspectai d'avoir occis et mangé un pigeon sur le balcon. Bien entendu elle s'était laissé conter fleurette par le chat de cet hôtel, ce qui donna de pauvres petits bâtards bariolés, que je pus néanmoins, quand le temps fut venu, placer auprès de mes malades reconnaissants et admirateurs de Miquette. Mais le problème ne tarda pas à se poser à nouveau. Un jour, excédée par les lamentations, ma femme lui ouvrit la porte et lui donna quartier libre pour se chercher un partenaire à sa convenance. Il était déjà arrivé une fois qu'une vieille amie lui présente son matou noir, et il avait fallu les séparer car Miquette menaçait de le mettre en pièces. Voilà Miquette tenant une cour d'amour dans le sous-sol de

l'immeuble voisin inachevé. Au bout de 48 heures elle revint, en apparence apaisée. Mais au cours des semaines qui suivirent, il fallut se rendre à l'évidence : elle avait dû alerter tous les matous à un kilomètre au moins à la ronde, et n'en avait agréé aucun. Je me décidai à demander l'adresse d'un bon matou persan au Cat Club à Paris. Le plus proche habitait à 70 kilomètres, à Nancy ! Avec lui, Miquette ne fit jamais la difficile, bien au contraire. Je ne l'ai jamais vu, mais il avait, paraît-il, une allure prestigieuse, et beaucoup de savoir-vivre : il ne remplissait son office que seul avec Miquette, et dans l'obscurité. Mais il fallait l'emmener, et ma compagne n'était pas toujours prête à rallier Nancy sur-le-champ. Nous faisons semblant de ne pas entendre ses jérémiades. La pilule n'existait pas. Le bromure la fatiguait mais ne l'empêchait pas de crier. Quand, sur les instructions d'un vétérinaire, je l'enfermai dans un endroit obscur, elle ronronnait de satisfaction d'avoir réussi à me déranger ; puis criait de plus belle. Enfin elle inventa l'arme absolue : passant ses petites mains dans les anneaux dorés d'un meuble Empire, elle les rabattait contre le meuble, ce qui provoquait un bruit de gong auquel il était impossible de résister. Mon épouse se levait à la première heure pour l'emmener.

Je m'étais imaginé que la réclamation du matou était uniquement hormonodépendante, indépendante de sa volonté. Erreur : dès qu'elle voyait sa maîtresse ouvrir le placard et prendre son manteau, elle redevenait parfaitement silencieuse ; et dans le train les autres voyageurs ne se rendaient souvent même pas compte de sa présence.

En somme, elle fut une veuve remariée ayant eu deux aventures. Elle donna le jour à 25 chatons, et put en élever 23. Le 24ème, ce fut le mystérieux premier-né. Le 25ème, un pauvre petit qui dut faire une

invagination intestinale ; il cria longtemps, elle le massa désespérément, elle finit par le déposer sur notre lit en nous demandant notre aide ; il était, je crois, déjà mort. Mon épouse le cacha ; quand Miquette revint le voir, elle éclata littéralement en sanglots. Elle se plaignit pendant 24 heures, mais heureusement, il fallait qu'elle s'occupe des 3 survivants.

C'était admirable de la voir prendre soin de sa progéniture. Qui lui avait appris à couper les cordons, à ranimer les nouveau-nés, à faire disparaître les placentas, à installer tout ce petit monde dans l'obscurité le jour où leurs yeux allaient s'ouvrir à la lumière ? Quand elle avait des petits à élever, elle rompait complètement avec toutes ses habitudes. Et elle entretenait un échange verbal permanent avec les chatons. Que cherchait-elle à leur inculquer ? Je ne peux qu'essayer de le déduire du comportement des petits devenus grands. Il y avait toujours un jour où se déroulait une solennité particulière ; Miquette faisait son apparition à la cuisine, suivie de tous les petits à la queue leu leu, et elle se lançait dans un discours dont le sens n'était pas trop difficile à deviner : mon épouse, prévoyante, avait acquis des bols de poupée, et avait versé dans chacun de la Blédine tiède premier âge.

Toutes les personnes sans exception, qui reçurent un de ses chatons, furent toujours émerveillées par la gentillesse, le bon caractère, de leur petit animal. Je vois encore une de mes malades venant, en larmes, raconter que le sien avait été écrasé par un chauffard ; « jamais nous n'avions eu un chat pareil ». Force m'est de supposer que Miquette disait aux petits qu'il fallait être très gentil avec les bipèdes ; que ceux-ci assureraient alors le gîte et le couvert, ce qui permettait d'avoir du temps pour l'occupation favorite

de tout chat qui se respecte, c'est-à-dire la méditation, dans la position du Sphinx, la queue en cache sexe, les petits bras croisés devant la poitrine, les yeux fermés, la tête dressée.

Les vétérinaires se sont imaginés que les chats dorment beaucoup. Mais un chat qui médite ne dort pas. Il suffit d'observer ses oreilles pour s'en rendre compte: il y en a toujours une dont le pavillon s'oriente en direction du bruit environnant dominant. Miquette était, je crois bien, particulièrement experte en technique méditative. Je ne tardai pas à me rendre compte qu'elle était douée pour la télépathie et la divination.

Un soir, à Paris, avant notre réunion en Lorraine, j'arrivai avec non seulement un fort mal de gorge, mais une conjonctivite, après 400 kilomètres de conduite. Elle vint se coucher sur mon cou ce qu'elle n'avait jamais fait. Le lendemain matin, j'étais complètement guéri, sans avoir pris aucun médicament. De longues années plus tard, j'eus à nouveau une angine. Alors, pour la deuxième et dernière fois, Miquette vint s'allonger sur mon cou, et, le lendemain, j'étais à nouveau tout à fait guéri.

Elle fit bien mieux. Mon épouse, à moment donné, eut les pores du bas du visage très dilatés, ce qui n'était pas très esthétique.

Un soir, Miquette, au lieu de se coucher avec nous comme d'habitude, se mit à lui lécher le bas de la face, ou plutôt de la râper. Elle pouvait, sans doute comme tous les chats, se servir de sa langue à volonté, soit comme gant de toilette, soit comme brosse. Dans la pénombre, je vis à ses traits le mal qu'elle se donnait. Ma femme, à moment donné, laissa échapper « mais tu fais mal Miquette ». La séance dut durer une dizaine de minutes, et se renouvela le lendemain et les jours

suiuants. Au bout d'un petit mois de ce traitement, le visage de mon épouse était absolument impeccable, et les massages cessèrent du jour au lendemain, comme ils avaient commencé. Cet épisode nous fit bâtir un château en Espagne, qui nous fit bien rire. Nous imaginions un salon de kinésithérapie féline, rue du faubourg St. Honoré à Paris, où des ribambelles de chats soigneraient les dames fatiguées de la Jet Set ! chacun ayant, comme les Figaros, ses clientes attirées. Nous savions bien que c'était une réalisation impossible, tout simplement parce que le chat n'est pas un animal domestique, mais un commensal. Ses ancêtres et les nôtres, à l'aube des temps historiques, durent se lier par un contrat : nous vous assurons un gîte confortable, vous nous protégez des rongeurs. Mais rien de plus ; imbu de sa dignité de créature libre, un chat ne fera jamais rien sur commande. Miquette nous soignait parce qu'elle nous aimait et se savait aimée de nous, mais je pense que même elle n'aurait jamais soigné une personne étrangère. Il arriva quelquefois que le soir, après une longue journée de travail, désireux de l'avoir un peu avec moi tout seul, que je la prenne dans mes bras et que je l'emmène avec moi au lit. Elle ne tolérait pas même cette petite violence, considérant sans doute que c'était déjà une atteinte à son indépendance ! Elle repoussait mes mains avec sa tête, avec une telle obstination que je la laissai s'échapper. Elle allait alors à la cuisine, d'où elle me faisait parvenir un bruit de casserole remuée. Il faut dire qu'elle laissait toujours quelques miettes de nourriture dans ses écuelles ; j'avais pris l'habitude d'appeler ça la miette de politesse, supposant qu'elle voulait ainsi nous signifier qu'elle avait trouvé la nourriture bonne et suffisante. Au bout d'une minute ou deux, elle revenait dans la chambre et s'installait auprès de moi dans le lit : elle était venue de sa propre initiative et sa dignité était sauve !